

CONRAD
*HEART
OF DARKNESS*

MARIE-ANNE DE BÉRU

Faut-il encore présenter l'intrigue de *Heart of Darkness* après la magistrale transposition qu'en a donnée Francis Ford Coppola en 1979 dans *Apocalypse Now* ? Dans le court roman de Conrad comme dans le film, le récit nous mène au cœur d'un espace de ténèbres où la civilisation occidentale a imprimé une trace aussi fragile que délétaire.

Chez Joseph Conrad, au terme de l'interminable remontée du fleuve sur un petit vapeur délabré, le capitaine-narrateur Marlow rencontre Kurtz, « l'aventurier qui se voue au Mal dans les profondeurs du Congo, et qui domine tout un peuple d'esclaves par la seule magie de sa voix » (Julien Green). Ce mystérieux agent d'une compagnie coloniale, responsable de la station la plus reculée, a-t-il sombré dans la folie, la barbarie ? Pourquoi le directeur est-il si inquiet du pouvoir que Kurtz a acquis ? Marlow est écéuré par la rapacité et l'hypocrisie des colons qui sont, eux, trop heureux de récupérer l'ivoire amassé par Kurtz tout en dénonçant ses « méthodes inavouables ». Il est progressivement amené à prendre le parti de ce dernier, du moins à tenter de sonder les ténèbres dans lesquelles l'aventurier s'est abîmé. Le passage que nous avons choisi se situe au milieu de la troisième et dernière partie, juste après que Marlow et son équipage de « pèlerins » (ainsi qu'il nomme par dérision les employés de la compagnie) ont récupéré Kurtz, mourant, et l'ont embarqué sur leur méchant rafiot pour le ramener, contre son gré, à la « civilisation ».

Ce court roman a connu en français de multiples traductions. Nous en avons retenu quatre, afin d'y écouter les grands thèmes du

récit : le fleuve, la relation centrale entre Kurtz et Marlow, la voix de Kurtz qui s'avance vers la mort¹.

Le fleuve

The brown current ran swiftly out of the heart of darkness, bearing us down towards the sea with twice the speed of our upward progress; and Kurtz's life was running swiftly, too, ebbing, ebbing out of his heart into the sea of inexorable time.

Le sombre courant qui s'éloignait avec rapidité du cœur des ténèbres nous ramena vers la mer avec une vitesse double de celle de notre montée. La vie de Kurtz s'échappait non moins rapidement, entraînée par le reflux qui la poussait vers l'océan du temps inexorable.

Le courant brun nous emportait rapidement loin du cœur des ténèbres, vers la mer, à deux fois la vitesse de notre remontée. Et la vie de Kurtz s'écoulait rapidement, elle aussi, refluit de son cœur vers la mer du temps inexorable.

Le courant boueux nous fit rapidement sortir du cœur des ténèbres et nous transporta vers l'océan deux fois plus vite qu'il ne nous avait portés vers l'amont. Et la vie de Kurtz s'écoulait rapidement, elle aussi. Elle refluit de son cœur pour s'abîmer dans l'océan du temps inexorable.

Le courant brunâtre nous entraînait rapidement loin du cœur des ténèbres vers la mer, deux fois plus vite que nous ne l'avions remonté ; et la vie de Kurtz courait vite, elle aussi, refluant de son cœur vers l'océan du temps inexorable.

¹ Dans l'ordre où elles sont citées :

Cœur des ténèbres, trad. G. Jean-Aubry et André Ruyters, Paris, Gallimard, 1948.

Au cœur des ténèbres, trad. Jean-Jacques Mayoux, Paris, Flammarion, 1980.

Le Cœur des ténèbres, trad. Catherine Pappo-Musard, Paris, LGF, édition bilingue, 1988.

Au cœur des ténèbres, trad. Odette Lamolle, Paris, Autrement, 1997.

Redescendre le fleuve et s'échapper du « cœur des ténèbres », certes, mais à quel rythme ? Deux options sont possibles ici, liées au choix du passé simple (qui fait de la redescente du fleuve un événement de la narration, dans la continuité de l'épisode précédent) ou de l'imparfait (qui fait du fleuve le décor du dernier acte de la tragédie). L'autre élément, qui retient d'autant plus l'attention du lecteur que le procédé est récurrent, ce sont les répétitions dont Conrad parsème son texte et qui lui donnent son caractère incantatoire et envoûtant : « Ebbing, ebbing » (répétition qui n'est jamais conservée), « out of the heart / out of his heart » (perdue dans la première version), « towards the sea, / into the sea » (qui nécessite, pour être entendue en français, de trancher, de manière cohérente, entre « océan » et « mer »).

Marlow et Kurtz ou « Les vivants et les morts » ?

The manager was very placid, he had no vital anxieties now, he took us both in with a comprehensive and satisfied glance: the "affair" had come off as well as could be wished. I saw the time approaching when I would be left alone of the party of "unsound method". The pilgrims looked upon me with disfavour. I was, so to speak, numbered with the dead. It is strange how I accepted this unforeseen partnership, this choice of nightmares forced upon me in the tenebrous land invaded by these mean and greedy phantoms.

Le Directeur était très calme : il n'éprouvait plus à présent d'inquiétudes sérieuses ; il nous enveloppait tous les deux d'un regard sagace et satisfait : « l'affaire » s'était terminée aussi bien qu'il l'eût pu souhaiter. Je vis approcher le moment où j'allais être seul à représenter le parti des « méthodes imprudentes ». Les pèlerins déjà me considéraient d'un œil défavorable. J'étais, si je puis m'exprimer ainsi, accouplé au mort. Étrange, la manière dont j'acceptais cette association imprévue, ce choix de cauchemar qui m'avait été imposé sur une terre ténébreuse envahie par ces piètres et rapaces fantômes...

Le Directeur était très placide, n'ayant plus d'anxiété vitale maintenant : il nous embrassait tous les deux dans un

regard compréhensif et satisfait : l'« affaire » s'était conclue aussi bien qu'on pouvait l'espérer. Je voyais approcher le temps où je resterais seul du parti de la « mauvaise méthode ». Les pèlerins me considéraient avec défaveur. J'étais mis, pour ainsi dire, au rang des morts. C'est bizarre, la façon dont j'acceptais cette association imprévue, ce choix des cauchemars qui m'était imposé dans le pays ténébreux envahi par ces spectres mesquins et avides.

Le directeur était tout à fait placide, il n'avait plus d'angoisses sérieuses, il nous considérait tous deux du même regard sagace et satisfait. « L'affaire » s'était terminée aussi bien qu'on pouvait le souhaiter. Je vis approcher le moment où je resterais seul à représenter le parti des « méthodes douteuses ». Les pèlerins me jaugeaient avec désapprobation. J'étais compté, pour ainsi dire, parmi les morts. C'est étrange comme j'ai accepté cette association inattendue, le choix de cauchemars qui m'était imposé dans ce pays de ténèbres envahi par des fantômes avides et mesquins.

Le directeur était très placide, il n'avait plus d'angoisses vitales, il nous enveloppait tous deux dans un regard satisfait et entendu : l'« affaire » s'était terminée au mieux de ses désirs. Je voyais approcher le moment où je resterais le seul du groupe aux « méthodes malsaines ». Les pèlerins me regardaient sans aménité. J'étais pour ainsi dire classé avec les morts. Il est étrange que j'aie accepté cette association imprévue, cet éventail de cauchemars qui m'était imposé dans le pays ténébreux envahi par ces fantômes médiocres et cupides.

L'ironie du narrateur tient à de subtiles variations : la majuscule pour rehausser encore le prestige du « manager », certains adjectifs (tels « placide » ou « sagace ») suggérant davantage la pédanterie du personnage que d'autres qualificatifs plus mélioratifs (« calme » ou « compréhensif »). Au fil des traductions, la voix de Marlow se fait plus incisive : les « méthodes imprudentes » deviennent « la mauvaise méthode », puis « les méthodes douteuses » et enfin « les méthodes

malsaines ». L'agressivité des « pèlerins » se manifeste également plus clairement, nous semble-t-il, dans la litote « sans aménité ».

Le point de bascule du paragraphe (et de l'ensemble du récit) correspond au moment où Marlow accepte de prendre le parti de Kurtz, ce qui est dit en une phrase qui reproduit la structure d'Isaïe 53, 11. Soit, dans la traduction autorisée de la *King James* : « and he was numbered with the transgressors. » Ou dans la Bible de Segond : « Et il a été mis au nombre des malfaiteurs. » On peut noter, au passage, l'ironie désespérée que révèle la manipulation de cette citation par Conrad. Dans la tradition judéo-chrétienne, Isaïe annonce un rédempteur souffrant qui accepte d'être « mis au nombre des malfaiteurs » pour leur apporter le salut. Chez Conrad, c'est au rang des morts que le narrateur/rédempteur accepte d'être compté, comme s'il avait pris le parti d'un mourant dont les dernières et céléberrimes paroles (« The horror ! The horror ! ») signalent l'impossibilité de la rédemption. À moins qu'il ne faille comprendre, dans ce potentiel renversement de la prophétie messianique, que Marlow est devenu le disciple d'un Kurtz au verbe fascinant, qui l'entraîne à sa perte.

La voix

Kurtz discoursed. A voice ! A voice ! It rang deep to the very last. It survived his strength to hide in the magnificent folds of his eloquence the barren darkness of his heart. Oh, he struggled ! He struggled ! The wastes of his weary brain were haunted by shadowy images now – images of wealth and fame revolving obsequiously round his inextinguishable gift of noble and lofty expression. My Intended, my station, my career, my ideas – these were the subjects for the occasional utterances of elevated sentiments.

Kurtz discourait. Quelle voix ! Elle conserva sa profonde sonorité jusqu'à la fin. Elle survivait à sa force pour continuer de dissimuler sous les draperies magnifiques de l'éloquence l'aride obscurité de son cœur... Ah, il luttait ! Il luttait ! Le désert de sa pensée fatiguée était hanté à présent d'images brumeuses, images de gloire et de fortune, circulant servilement autour de son inépuisable don d'expression noble et élevée. « Ma fiancée, ma station, ma car-

rière, mes projets » – tels étaient les thèmes de ces manifestations de sentiments sublimes.

Kurtz discourait. Une voix ! une voix ! Elle retentit, profonde, jusqu'au bout. Elle survécut à sa force pour cacher dans de magnifiques plis d'éloquence les ténèbres arides de son cœur. Ah, il a lutté ! il a lutté ! Les déserts de sa tête lasse étaient hantés maintenant par des images spectrales – de richesses, de gloire, qui avaient pour centre son don indestructible d'expression noble et fière. Ma promesse, mon poste, ma carrière, mes idées – tels étaient les sujets de ses déclarations intermittentes de sentiments élevés.

Kurtz discourait. Cette voix ! Elle garda sa profonde résonance jusqu'à la fin. Elle survécut aux forces de cet homme, et continua à dissimuler dans les plis magnifiques de l'éloquence les ténèbres arides de son cœur. Oh ! Comme il a lutté, tellement lutté ! Les déserts de son esprit abattu étaient maintenant hantés d'images obscures, des images de richesse et de gloire qui tournaient obséquieusement autour de son don intarissable pour l'expression noble et sublime. Ma promesse, mon Poste, ma carrière, mes idées : tels étaient les sujets de ses élans inopinés d'élévation morale.

Kurtz discourait. Une voix ! Une voix ! Elle sonna, grave et profonde, jusqu'au tout dernier moment. Elle survécut à ses forces pour dissimuler dans les plis magnifiques de l'éloquence la noirceur stérile de son cœur. Oh, il luttait... il luttait ! Les espaces de son cerveau fatigué étaient maintenant hantés par des images brumeuses, des images de richesse et de gloire virevoltant obséquieusement autour de son don inextinguible pour le discours noble et élevé. Ma fiancée, ma station, ma carrière, mes idées ; tels étaient les sujets de ses paroles occasionnelles sur les grands sentiments.

Où l'on retrouve l'épineuse question des répétitions, doublée ici d'un emploi déconcertant de l'article indéfini. Qu'entendons-nous, au juste ? « A voice », c'est-à-dire au sens propre « une voix », sans

qualités que l'on puisse distinguer (« Quelle voix ! » = « What a voice ! »). Pas vraiment « cette voix » (« this voice »), mais une présence réduite à une voix dont on cherche le sens. L'autre caractéristique de ce passage, c'est la juxtaposition des discours, ce que certains de nos traducteurs soulignent en mettant l'énumération « My Intended, my station, my career, my ideas » entre guillemets ou en italiques. À la voix de Kurtz se superpose celle de Marlow (et de Conrad), leurs allitérations et leurs assonances (« the wastes of his weary brain ») et leurs balancements binaires (« magnificent folds » / « barren darkness, wealth and fame, noble and lofty ») qui donnent à l'anglais de Conrad « un accent qui affecte chaque mot et confère aux phrases un rythme vraiment extraordinaire². »

Coda

The shade of the original Kurtz frequented the bedside of the hollow sham, whose fate was to be buried presently in the mould of primeval earth. But both the diabolic love and the unearthly hate of the mysteries it had penetrated fought for the possession of that soul satiated with primitive emotions, avid of lying fame, of sham distinction, of all the appearances of success and power.

L'ombre du vrai Kurtz se tenait au chevet creux du simulacre qui avait eu pour destin d'être bientôt enfoui dans la moisissure de cette terre des premiers âges. L'amour diabolique et la haine surnaturelle des mystères qu'elle avait pénétrés se disputaient la possession de cette âme saturée d'émotions primitives, avide de gloire trompeuse, de faux honneurs, de toutes les apparences de succès et du pouvoir.

L'ombre du Kurtz originel fréquentait le chevet de la double creuse, dont le sort serait d'être enseveli bientôt dans l'humus de la terre primévale. Mais l'amour diabolique comme la haine surnaturelle des mystères qu'elle avait pé-

2 Jane Anderson citée par Jacques Darras dans « Un Aventurier de la lucidité », préface à l'édition des *Nouvelles complètes* de Joseph Conrad, Paris, Quarto Gallimard, 2003, p. 14.

nétrés luttèrent pour la possession de cette âme rassasiée d'émotions primitives, avide d'une gloire mensongère, d'une fausse distinction, de toutes les apparences du succès et de la puissance.

L'ombre du vrai Kurtz était présente au chevet de cet imitateur creux, destiné à être bientôt enseveli dans la terre fertile des premiers âges. Mais l'amour diabolique et la haine démesurée que tout à la fois lui inspiraient les mystères qu'il avait pénétrés, se livraient bataille pour posséder cette âme repue d'émotions primitives, avide de gloire mensongère, de distinctions futiles, de toutes les marques extérieures du succès et du pouvoir.

L'ombre du Kurtz originel fréquentait le chevet de l'ersatz creux destiné à être bientôt enseveli dans le sein de la terre des origines. Mais son amour diabolique et sa haine inhumaine pour les mystères qu'elle avait pénétrés se disputaient la possession de cette âme saturée d'émotions primitives, avide de célébrité mensongère, de fausses distinctions, de toutes les apparences du succès et de la puissance.

C'est sur cette vision de Kurtz que s'achève notre extrait. Mais le bateau, son capitaine et ses passagers n'en ont pas encore fini avec ce lieu dont ils tentent de s'échapper en redescendant le fleuve : *Heart of darkness*, sans article ni préposition en anglais, qui devient, dans l'ordre où nous avons cité leur traduction :

Cœur des Ténèbres, pour G. Jean-Aubry et André Ruyters (1948) : lieu intemporel et éternel ?

Au cœur des ténèbres, pour Jean-Jacques Mayoux (1980) : aller jusqu'au lieu ultime de la quête ?

Le cœur des ténèbres, pour Catherine Pappo-Musard (1988) : le lieu défini ? définitif ? ultime ?

Au cœur des ténèbres, pour Odette Lamolle (1997) : y retourner ?

Et pour conclure, reprenons le voyage, une cinquième fois, pour voir comment l'une des dernières traductions trace sa propre route

et négocie hauts fonds, tourbillons, rapides et méandres du fleuve des ténèbres³ :

Le courant brunâtre qui s'échappait rapidement du cœur des ténèbres nous ramena vers la mer deux fois plus vite qu'à l'aller tandis qu'au même moment la vie abandonnait Kurtz et s'écoulait de son cœur pour rejoindre l'inexorable cours du temps. Le directeur était très calme et n'éprouvait plus d'inquiétudes sérieuses. Il nous considérait tous deux d'un regard pénétrant et satisfait : tout était bien qui finissait bien. Je vis venir l'époque où je serais le dernier partisan de « méthodes irresponsables ». Je n'avais plus la cote auprès des pèlerins qui m'avaient rangé du même côté que le mort. C'est étrange comme je m'accommodais de ce partenariat inattendu, de ce cauchemar dont ils avaient imposé le choix sur cette terre de ténèbres envahie de leurs fantômes mesquins et avides.

Kurtz n'était que discours : il n'était qu'une voix, mais quelle voix ! Jusqu'à la fin elle conserva sa sonorité grave. Ses forces l'ayant abandonné, elle survécut, dissimulant derrière les magnifiques envolées de son éloquence l'aride noirceur de son cœur. Oh ! comme il luttait ! De nébuleuses images hantaient désormais le vide de son esprit surmené : images de fortune et de gloire qui gravitaient obséquieusement autour de l'inextinguible don de sa noble et sublime parole. Ma fiancée, ma station, ma carrière, mes idées, n'étaient pour lui que prétextes à faire étalage de la hauteur de ses vues. L'ombre du vrai Kurtz se tenait au chevet de l'absurde imposteur dont le destin serait de reposer bientôt au creux du terreau originel. L'amour diabolique des mystères qu'il avait pénétrés et la haine farouche qu'ils lui inspiraient se disputaient la possession de cette âme rassasiée d'émotions primitives, avide de fausses gloires, de vains honneurs et de toutes les fausses apparences du succès et du pouvoir.

3 *Cœur des ténèbres*, trad. Claudine Lesage, Paris, Éditions des Équateurs, 2009.
